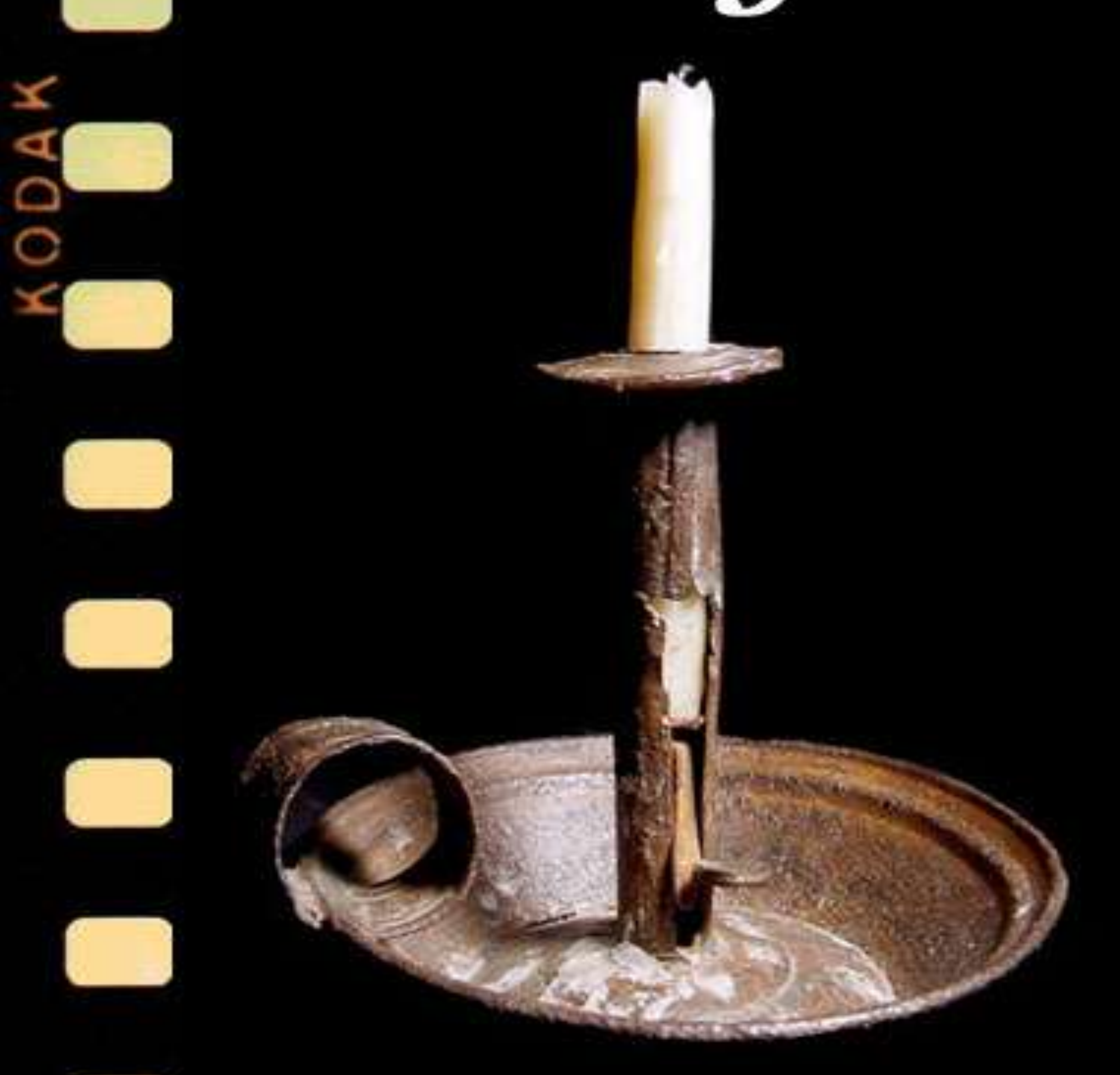
SIMENON

25

Les *L*armes *de* *Bougie*



GEORGES SIMENON

Les Larmes de Bougie

Maigret XXV



Gallimard

Ce fut une des rares affaires qui eût pu être résolue sur plans et documents, par déduction et par les méthodes de police scientifiques. D'ailleurs, quand Maigret quitta le Quai des Orfèvres, il savait tout, *jusqu'aux tonneaux inclus*.

Il s'attendait à faire un bref voyage dans l'espace et il fit un voyage éreintant dans le temps. À cent kilomètres de Paris à peine, à Vitry-aux-Loges, déjà il descendait d'un petit train saugrenu comme on n'en voit plus que sur les images d'Épinal et quand il parla de taxi on le regarda sévèrement, en croyant qu'il plaisantait. Il faillit faire le reste de la route dans la carriole du boulanger mais, à la dernière minute, il put décider le boucher à le conduire dans sa camionnette.

— Vous allez souvent là-bas ? demanda le commissaire en parlant du petit village où l'appelait son enquête.

— Deux fois par semaine... Grâce à vous, ça va leur faire une tournée de boucher supplémentaire...

Maigret était pourtant né à quarante kilomètres de là, sur les bords de la Loire ; il ne s'était pas attendu à trouver à la forêt d'Orléans un visage aussi tragique.

Car on était en pleine forêt. La camionnette parcourait une dizaine de kilomètres entre deux hautes futaies avant d'atteindre un village planté au milieu d'une clairière.

— C'est ici ?

— Le hameau suivant...

Il ne pleuvait pas, mais la forêt était humide, le ciel d'un blanc écrasant à force de crudité. Les arbres avaient perdu presque toutes leurs feuilles qui commençaient à pourrir tandis que des craquements s'entendaient de-ci de-là, et parfois un coup de feu lointain.

— On chasse beaucoup ?

— Ce doit être M. le duc...

Et voilà que dans une clairière plus petite que les précédentes, une trentaine de bicoques sans étage se pressaient autour d'une église au clocher pointu. Pas une de ces maisons,

sans doute, qui eût moins d'un siècle et les toits d'ardoises noires en soulignaient encore le caractère rébarbatif.

— Vous m'arrêterez en face de chez les sœurs Potru…

— J'ai deviné. C'est devant l'église…

Maigret descendit tandis que le boucher, un peu plus loin, ouvrait le panneau arrière de sa voiture et attirait quelques commères qui ne se décidaient pas à acheter de la viande en dehors des jours consacrés.

Maigret avait tellement étudié le plan établi par les premiers enquêteurs qu'il aurait pu se diriger les yeux fermés dans la maison.

Et c'était presque cela qu'il fallait faire tant les pièces étaient sombres. C'était bien un voyage dans le temps que le commissaire effectuait en pénétrant dans la boutique qui semblait défier le siècle.

La lumière y était aussi parcimonieusement distribuée que sur les toiles des vieux maîtres et les meubles, les murs avaient cette même couleur des tableaux anciens, avec des embruns, des taches grisâtres dans le clair-obscur et soudain un reflet sur un bocal ou sur du cuivre.

Depuis soixante-cinq ans, depuis qu'elles étaient nées, les demoiselles Potru (l'aînée du moins, car la seconde n'avait que soixante-deux ans) habitaient cette maison que leurs parents avaient toujours habitée avant elles.

Rien ne devait avoir changé, ni le comptoir avec sa balance et ses boîtes de bonbons, ni le rayon de mercerie, ni celui d'épicerie qui répandait une fade odeur de cannelle et de chicorée, ni le carré de zinc sur lequel on servait à boire.

Dans un coin, un baril de pétrole près d'un baril plus petit contenant de l'huile comestible. Au fond, deux tables, une autre à gauche, des tables longues, vernies par le temps, flanquées de bancs sans dossier.

Une porte s'ouvrit, à gauche. Une femme de trente-deux ou trente-trois ans, qui tenait un bébé sur le bras, regarda Maigret.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne vous occupez pas de moi… Je viens pour l'enquête… Vous êtes sans doute une voisine ?

Et elle, dont le ventre saillait sous le tablier, de répondre :

— Je suis Marie Lacore, la femme du forgeron…

Ce fut en apercevant une lampe à pétrole suspendue au plafond que Maigret s'avisa que le hameau n'avait pas l'électricité.

* * *

La seconde pièce, où il pénétra sans y être invité, était tellement obscure qu'on était heureux d'y trouver les flammes de deux bûches. C'est à cette lueur que Maigret aperçut un vaste lit aux nombreux matelas, à l'édredon rouge gonflé comme un ballon et, dans ce lit, une vieille femme immobile, un visage raide et blafard dont les yeux seuls paraissaient doués de vie.

— Elle ne parle toujours pas ? demanda Maigret à Marie Lacore.

Celle-ci fit signe que non et le commissaire haussa les épaules, s'assit sur une chaise à fond de paille et sortit des documents de ses poches.

L'événement en lui-même, qui avait eu lieu cinq jours plus tôt, n'avait rien de sensationnel. Les sœurs Potru, qui vivaient seules dans la bicoque, passaient pour avoir des économies. Elles étaient même propriétaires de trois autres maisons du village et avaient une solide réputation d'avarice.

La nuit du vendredi au samedi, des voisins croyaient bien avoir entendu du bruit, mais ils ne s'étaient pas inquiétés. Le samedi au petit jour, un paysan voyait en passant la fenêtre de la chambre grande ouverte, s'approchait et appelait au secours.

Près de la fenêtre, Amélie Potru, en tenue de nuit, baignait dans une mare de sang. Sur le lit, la face tournée vers le mur, sa sœur Marguerite était morte, la poitrine transpercée de trois coups de couteau, la joue droite déchirée et l'œil à moitié crevé.

Amélie, elle, vivait. C'était elle qui avait tenté de donner l'alarme en ouvrant la fenêtre et qui était tombée alors, affaiblie par la perte de sang. Aucune de ses onze blessures n'était grave et presque toutes intéressaient l'épaule et le côté droits.

Le deuxième tiroir de la commode était ouvert, le linge éparpillé et, sur ce linge, on retrouva une vieille serviette de cuir tout verdi dans laquelle les deux sœurs devaient avoir l'habitude d'enfermer leurs documents. Par terre, un livret de caisse d'épargne, des titres de propriété, des baux de location et des factures de fournisseurs.

* * *

Orléans avait fait l'enquête. Maigret était non seulement en possession d'un plan détaillé des lieux, mais de photographies et du procès-verbal des interrogatoires.

La morte, Marguerite, avait été enterrée deux jours plus tard. Quant à Amélie, lorsqu'on avait parlé de l'emmener à l'hôpital, elle s'était débattue farouchement, se raccrochant des ongles aux draps de lit, ordonnant par ses regards qu'on la laissât chez elle.

Le médecin légiste affirmait qu'aucun organe n'étant atteint, on ne pouvait mettre son mutisme soudain que sur le compte de la commotion. Voilà cinq jours en tout cas qu'aucun son n'était sorti de ses lèvres, qu'elle restait là, observant, malgré son immobilité et ses pansements, tout ce qui se passait autour d'elle. Et maintenant encore, elle ne quittait pas Maigret du regard.

Toujours est-il que trois heures après l'enquête du Parquet d'Orléans un homme était arrêté, que tout désignait comme l'assassin. C'était Marcel, le fils naturel de celle des deux sœurs qui était morte. Car, à vingt-trois ans, elle avait eu un fils qui en avait maintenant trente-neuf et qui, après avoir été piqueur chez le duc, comme tout le monde disait dans le pays, travaillait comme bûcheron dans la forêt et habitait une ferme en ruine à dix kilomètres de là, près de l'étang du Loup-Pendu.

Celui-là, Maigret était allé le voir dans sa cellule. C'était la brute dans toute l'acception du mot et à plusieurs reprises il était resté des semaines sans donner signe de vie à sa femme et

à ses cinq enfants qu'il nourrissait de coups plus que d'autre chose. Un ivrogne par surcroît, un être taré.

Maigret voulut, dans l'atmosphère où cela s'était passé, relire le compte rendu que Marcel lui avait fait de la fameuse soirée.

— Je suis arrivé à vélo vers sept heures, alors que « les femmes » allaient se mettre à table. J'ai bu un coup au comptoir, puis je suis allé tuer un lapin dans la cour, je l'ai dépouillé et ma mère l'a fait cuire. Comme toujours, ma tante a râlé, vu qu'elle n'a jamais pu me sentir…

Les gens du pays confirmaient que Marcel avait l'habitude de venir ainsi faire bombance chez sa mère, qui n'osait rien lui refuser, et chez sa tante, qui avait peur de lui.

— Il y a eu une seconde dispute parce que j'ai pris un fromage dans la boutique et que je l'ai entamé…

— De quel vin a-t-on bu ? insista Maigret.

— De celui du magasin…

— Comment étiez-vous éclairés ?

— Par la lampe à pétrole… Après le repas, ma mère, qui avait ses douleurs, s'est couchée et m'a demandé de prendre ses papiers dans le deuxième tiroir de la commode. Elle m'a remis la clef. Je suis venu près d'elle avec les papiers et nous avons fait le compte des factures, à cause de la fin de mois…

— Qu'y avait-il d'autre dans la serviette ?

— Des titres… De la rente et des obligations, un gros paquet, pour trente mille francs et plus…

— Vous n'êtes pas allé dans la remise ? Vous n'avez pas allumé la bougie ?

— Jamais… À neuf heures et demie, j'ai remis les papiers dans le tiroir et je suis parti… J'ai encore bu un coup de gnole en passant par la boutique… Si on vous raconte que j'ai tué les deux vieilles, c'est des mensonges… Vous feriez mieux d'interroger le Yougo…

Au grand étonnement de l'avocat de Marcel, Maigret n'insista même pas.

Quant à Yarko, qu'on appelait plus souvent le Yougo, parce qu'il était yougoslave, c'était un autre phénomène, qui avait échoué dans le pays après la guerre et qui y était resté, vivant

seul dans une aile de la maison voisine et exerçant la profession de charretier dans la forêt.

Un ivrogne, aussi, que, les derniers temps, les sœurs Potru avaient refusé de servir parce qu'il leur devait déjà trop d'argent. Une fois, Marcel, qui était là, s'était chargé de mettre le Yougo à la porte et lui avait fait saigner le nez.

Les demoiselles Potru le détestaient d'autant plus qu'elles lui avaient loué à bail une vieille écurie, au fond de leur cour, où il logeait ses chevaux et dont il ne payait pas le terme. Le Yougo, à cette heure-ci, devait charrier des arbres dans la forêt.

Et Maigret, ses papiers à la main, suivait son idée, s'approchait de la cheminée où, le matin de la découverte du crime, on avait trouvé un fort couteau de cuisine parmi les cendres, le manche complètement brûlé. C'était évidemment l'arme qui avait servi et le feu empêchait d'y relever des empreintes.

Par contre, sur le tiroir de la commode et sur la serviette de cuir, les empreintes de Marcel – et les siennes seules ! – étaient nombreuses.

Sur le bougeoir qu'on avait retrouvé sur la table, empreintes d'Amélie Potru seulement, qui suivait toujours Maigret de son regard glacé.

— Je suppose que vous ne vous décidez toujours pas à parler ? grogna-t-il à tout hasard en allumant sa pipe.

Et il se pencha pour marquer sur le plancher, à la craie, les traces de sang qui étaient portées sur son plan.

— Vous restez quelques minutes ? lui demanda Marie Lacore. Cela me permettrait d'aller mettre mon dîner au feu…

Si bien que le commissaire resta seul dans la maison avec la vieille. C'était sa première visite mais, auparavant, il avait travaillé une journée et une nuit sur le dossier, sur le plan. Orléans avait si bien fait les choses qu'il n'avait pas la moindre surprise, sinon celle, pénible, de trouver la réalité encore plus sordide qu'il ne l'avait imaginée.

Et pourtant il était fils de paysans ! Il *savait* que certains hameaux vivent encore aujourd'hui comme au treizième ou au quatorzième siècle. Mais de se trouver plongé soudain dans ce village de forêt, dans cette maison, dans cette pièce, près de

cette femme blessée dont il devinait l'esprit en éveil, il était aussi affecté que quand on visite certains hôpitaux ou certains hospices où l'on cache les pires monstruosités humaines.

Tout au début de son travail, à Paris, il avait noté quelques réflexions en marge du rapport :

1º Pourquoi Marcel aurait-il brûlé le couteau sans se soucier des empreintes laissées sur le meuble et sur la serviette ?

2º Pourquoi, s'il s'est servi de la bougie, l'a-t-il rapportée dans la chambre et l'a-t-il éteinte ?

3º Pourquoi les traces de sang ne forment-elles pas une ligne droite du lit à la fenêtre ?

4º Pourquoi, risquant d'être reconnu en quittant la maison à neuf heures et demie, Marcel est-il sorti par-devant et non par la porte de la cour, qui donne sur la campagne ?

Par contre, il y avait un élément qui décourageait l'avocat de Marcel : dans le lit même des deux demoiselles, on avait trouvé un des boutons de sa veste, qui était une vieille veste de chasse en velours à côtes, ornée de boutons caractéristiques.

— C'est en dépouillant le lapin que je me suis accroché et que j'ai perdu un bouton, prétendait-il.

Maigret, qui avait relu ses notes, se leva et regarda Amélie avec un drôle de sourire, car elle allait être dépitée de ne pouvoir le suivre des yeux. En effet, il ouvrit la porte de la remise, trouva un réduit à peine éclairé par une lucarne, des piles de bois et, à gauche, contre le mur, les fameux tonneaux.

Les deux premiers étaient pleins, l'un de vin rouge, l'autre de blanc. Les deux suivants étaient vides et, sur l'un d'eux, les spécialistes de l'Identité judiciaire avaient relevé des larmes de bougie qui appartenaient à la bougie trouvée dans la chambre.

Dans son rapport, le commissaire spécial d'Orléans disait :

... Il est probable que ces traces ont été laissées par Marcel quand celui-ci est venu boire... Sa femme admet qu'en rentrant chez lui il était complètement ivre et les traces zigzagantes de son vélo sur le chemin le confirment...

Maigret chercha autour de lui quelque chose qu'il ne trouva pas, rentra dans la chambre, ouvrit la fenêtre, ne vit sur la place que deux gamins qui observaient la maison.

— Dis donc, petit, tu ne veux pas aller me chercher une scie ?

— Une scie à bois ?

Toujours ce visage exsangue, derrière lui, ces prunelles qui bougeaient en même temps que l'épaisse silhouette de Maigret. Le gamin revint avec deux scies de formats différents. En même temps, Marie Lacore rentra.

— Je ne vous ai pas fait attendre ?... J'ai laissé le petit à la maison... Maintenant, il va falloir que je la soigne...

— Attendez encore quelques minutes...

— Je vais toujours mettre l'eau à chauffer...

Oui ! Maigret aimait mieux échapper à cette scène. C'était assez ainsi ! Il pénétra à nouveau dans le réduit et, avisant la barrique aux larmes de bougie, il introduisit la scie dans la bonde et commença son travail.

Il savait ce qu'il allait découvrir. Il était sûr de lui. Si, le matin encore, il avait pu douter, l'atmosphère de la maison l'avait confirmé dans son idée. Et Amélie Potru était bien celle qu'il s'était attendu à trouver !

Les murs ne suaient-ils pas non seulement l'avarice, mais la haine ? Et en entrant, le commissaire n'avait-il pas aperçu un tas de journaux sur le comptoir ? C'était très important et les rapports omettaient de le signaler : les demoiselles Potru étaient dépositaires de journaux ! Amélie possédait des lunettes et n'en portait pas de la journée : donc, elle en avait besoin pour lire ! Donc, elle lisait...

Et le plus grand obstacle à la théorie du commissaire du coup disparaissait.

Une théorie basée sur la haine, la haine rancie au cours de longues années de tête-à-tête, de vie commune dans cette maison étroite, de nuits dans un même lit et d'intérêts similaires...

Marguerite avait eu un enfant, avait connu l'amour, tandis que sa sœur aînée n'avait même pas eu cette joie ! Pendant quinze ou vingt ans, le gamin avait traîné dans leurs jupes puis,

livré à lui-même, était revenu souvent, toujours pour manger, pour boire, pour réclamer de l'argent.

De l'argent qui appartenait autant à Amélie qu'à Marguerite ! Davantage même, *puisqu'elle était l'aînée et qu'elle avait donc travaillé plus longtemps à le gagner !*

Une haine qu'attisaient les mille incidents de la vie quotidienne, comme ce lapin qu'on tuait pour Marcel, ce fromage qui était là pour être vendu et qu'il entamait cyniquement sans que sa mère s'y opposât…

Oui, Amélie lisait les journaux ; elle devait dévorer le compte rendu des procès et elle savait donc l'importance des empreintes digitales !

Amélie avait peur de son neveu. Elle en voulait à sa sœur de lui avoir montré la cachette où se trouvait leur argent et, comme ce soir encore, de laisser les mains de Marcel toucher ces titres qu'il devait convoiter.

— Un jour, il viendra nous assassiner…

Maigret aurait juré que cette phrase avait été prononcée maintes fois dans la maison. Il sciait toujours. Il avait chaud et il retira son chapeau, son manteau, qu'il posa sur le tonneau voisin.

Le lapin… le fromage… Puis soudain cette pensée que Marcel venait d'apposer de lui-même ses empreintes digitales sur le tiroir de la commode et sur la serviette de cuir verdi…

Si cela n'eût pas suffi encore, il y avait ce bouton qui était tombé de sa veste et que sa mère, déjà couchée, ne pouvait lui recoudre.

Car, si Marcel avait tué, pourquoi eût-il dépouillé le contenu de la serviette sur les lieux plutôt que de tout emporter ? À plus forte raison Yarko qui, Maigret s'en était assuré, ne savait pas lire !

Les blessures d'Amélie, toutes du côté droit, trop nombreuses, trop peu profondes, avaient été le point de départ… Maigret l'avait imaginée, maladroite et lâche devant la douleur… Elle ne voulait pas mourir, ni souffrir longtemps, et elle comptait alerter les voisins en ouvrant la fenêtre et en criant…

Un assassin lui eût-il laissé le temps de courir à la fenêtre ?

Le sort s'était moqué d'elle en la faisant s'évanouir avant qu'on se fût inquiété de ses cris et en la laissant sans soins toute la nuit !

C'était cela ! Cela ne pouvait s'être passé qu'ainsi ! Elle avait tué sa sœur à moitié endormie, puis, la main sans doute entourée d'un chiffon, elle avait ouvert la commode, avait dépouillé la serviette car, pour que Marcel fût inquiété, *il fallait que l'argent eût disparu !*

D'où la bougie…

Après quoi, au bord du lit, elle s'était blessée, maladroitement, timidement, puis elle avait marché vers le foyer, comme le prouvaient les traces de sang, afin d'effacer les empreintes en brûlant le couteau !

Puis elle avait gagné la fenêtre et…

Maigret, qui arrivait au bout de son travail, se retourna brusquement. Des voix lui parvenaient, et comme le bruit d'une lutte. Il vit la porte s'ouvrir puis, dans l'encadrement, une silhouette à la fois baroque et sinistre se dessina, celle d'Amélie Potru, vêtue d'un étrange jupon, d'une camisole, les bras et le torse gonflés par des bandages, l'œil fixe tandis que, derrière elle, Marie Lacore protestait contre cette imprudence.

Eh bien, Maigret ne trouva pas le courage de parler. Il préféra achever sa tâche et quand le tonneau, enfin, s'ouvrit en deux, il n'eut même pas un soupir de contentement en découvrant des rouleaux de papier qui n'étaient autres que des titres de rente et des obligations de chemin de fer qu'on avait introduits par la bonde.

Il aurait voulu s'en aller tout de suite ou, comme un vulgaire Marcel, aller boire une grande lampée de rhum à même la bouteille.

Amélie ne parlait toujours pas. Elle avait la bouche entrouverte. Si elle s'évanouissait, elle tomberait dans les bras de Marie Lacore qui était moins forte et que son état rendait fragile.

Tant pis ! C'était une scène d'un autre âge, d'un autre monde. Maigret s'empara des titres, s'avança tandis qu'Amélie reculait, posait enfin les papiers sur la table de la chambre.

— Allez me chercher le maire… dit-il d'une voix sèche – parce que sa gorge se serrait – à Marie Lacore. Il me servira de témoin…

Et, à Amélie :

— Vous, vous feriez mieux de vous coucher…

Malgré sa curiosité professionnelle et bien qu'il fût endurci, il préféra ne pas la regarder. Il entendit seulement grincer les ressorts du lit. Il resta là, le dos tourné, jusqu'à l'arrivée d'un fermier qui était maire du hameau et qui n'osait pas entrer.

Il n'y avait pas de téléphone au village. On dut envoyer un homme à vélo à Vitry-aux-Loges. Les gendarmes arrivèrent presque en même temps que la camionnette du boucher.

Le ciel était toujours aussi blanc et le vent d'ouest agitait les arbres.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Il répondit évasivement, sans joie, et pourtant il savait déjà que cette affaire-là ferait l'objet de longues études pour les archives criminelles, non seulement de Paris mais de Londres, de Berlin, de Vienne et même de New York.

À le voir, on aurait juré qu'il était ivre !

FIN

Chronologie utilisée par la Team

Bibliographie des 75 romans et 28 nouvelles incluant le commissaire Maigret de Georges Simenon. (Pour les nouvelles groupées, le choix de la date chronologique est celui de l'écriture et non de la publication.)

01. Pietr-le-Letton (mai 1931)
02. Le Charretier de la Providence (mars 1931)
03. M. Gallet décédé (février 1931)
04. Le Pendu de Saint-Pholien (février 1931)
05. La Tête d'un homme (septembre 1931)
06. Le Chien jaune (avril 1931)
07. La Nuit du carrefour (juin 1931)
08. Un crime en Hollande (juillet 1931)
09. Au rendez-vous des Terre-Neuvas (août 1931)
10. La Danseuse du Gai-Moulin (novembre 1931)
11. La Guinguette à deux sous (décembre 1931)
12. L'Ombre chinoise (janvier 1932)
13. L'Affaire Saint-Fiacre (février 1932)
14. Chez les Flamands (mars 1932)
15. Le Port des brumes (mai 1932)
16. Le Fou de Bergerac (avril 1932)
17. Liberty Bar (juillet 1932)
18. L'Écluse no 1 (juin 1933)
19. Maigret (mars 1934)
20. Jeumont, 51 minutes d'arrêt (octobre 1936)
21. L'Affaire du Boulevard Beaumarchais (25 octobre 1936)
22. La Péniche aux deux pendus (1 novembre 1936)
23. La Fenêtre ouverte (8 novembre 1936)
24. Peine de mort (15 novembre 1936)
25. Les Larmes de bougie (22 novembre 1936)
26. Rue Pigalle (29 novembre 1936)
27. Monsieur Lundi (20 décembre 1936)
28. Une erreur de Maigret (3 janvier 1937)
29. Mademoiselle Berthe et son amant (29 avril 1938)
30. Tempête sur la Manche (20 mai 1938)